

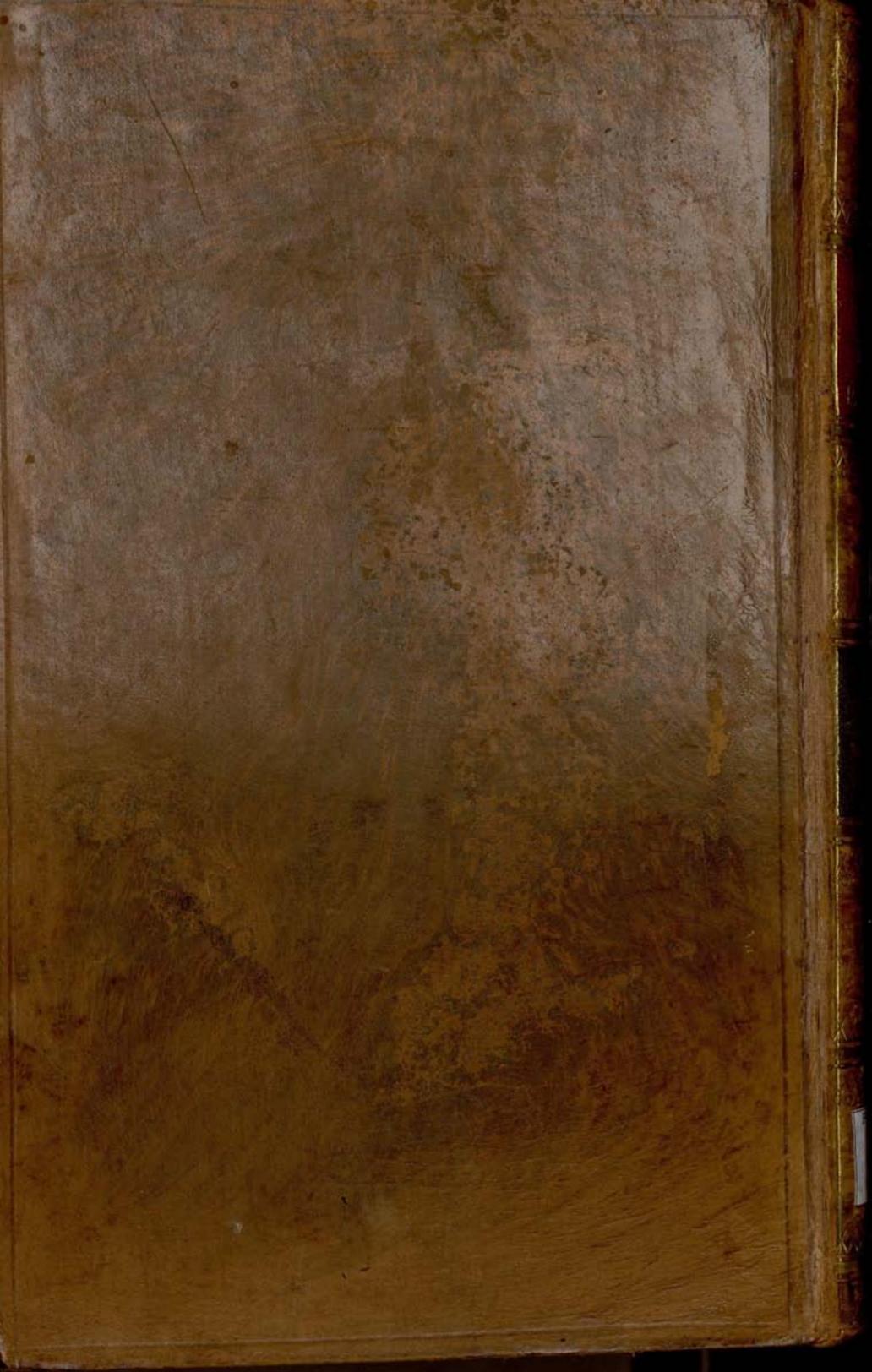
VOYAGE
EN
ESPAGNE
P. TOWNSEND

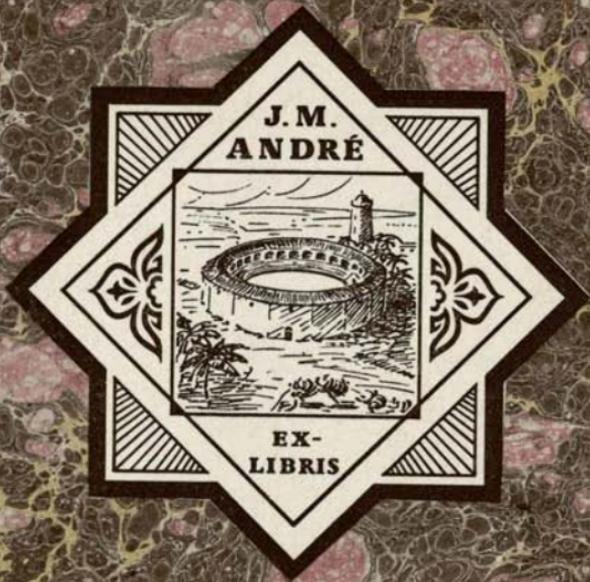
3

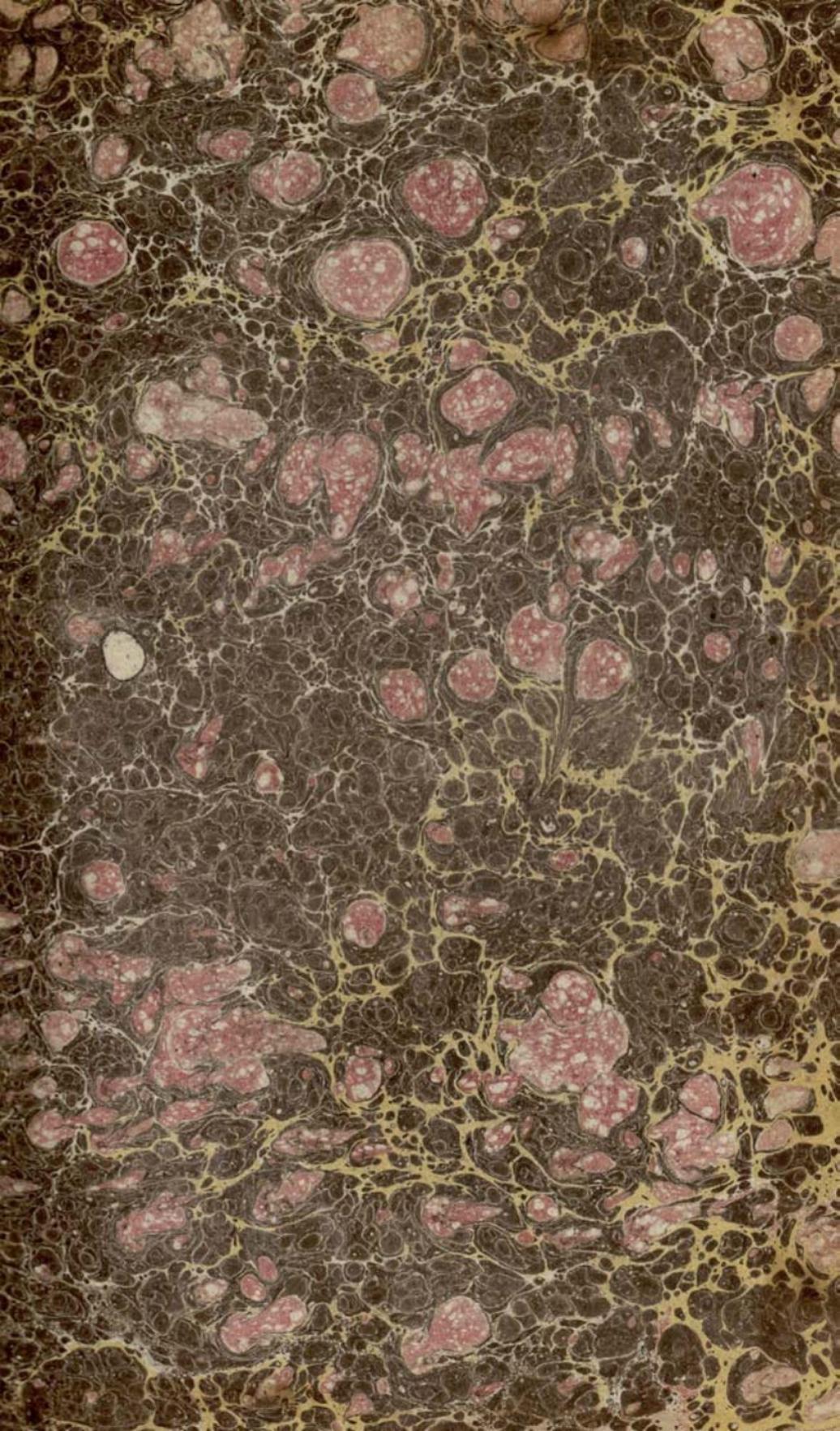
FONDO ANTIGUO

A-2983/3

Bib. Regional







ROYAL

ACADEMY OF SCIENCES

III

A-2983/3

12
143250

VOYAGE
EN ESPAGNE.

III.

TOME TROISIEME

PARIS.

DETTU. IMPRIMERIE-LIBRAIRIE.

VOYAGE

EN ESPAGNE

III.

VOYAGE EN ESPAGNE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1786 ET 1787,

PAR JOSEPH TOWNSEND,

Contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays ; le tableau de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de la population, des taxes et revenus de cette contrée, et de ses diverses institutions ;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2^e ÉDITION,

PAR J. P. PICTET-MALLET, DE GENÈVE ;

ORNÉ D'UN BEL ATLAS DE VINGT-DEUX PLANCHES,

Contenant la Carte générale de l'Espagne et de Portugal, dressée d'après Don *Lopez* et *Tofino*, et assujétie aux nouvelles observations, par P. LAPIE, Ingénieur-Géographe ; plusieurs vues, plans, cartes, etc.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, N.° 3.

1809.

VOYAGE
EN ESPAGNE

FAIT DANS LES ANNEES 1786 ET 1787

PAR JOSEPH TOWNSEND

Contient la description des mœurs et usages des peuples
de ce pays; le tableau de l'agriculture, du commerce,
des manufactures, de la population, des forces de terrain
de cette contrée, et de ses diverses institutions.

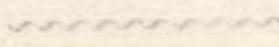
TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2^e ÉDITION

PAR J. P. NICHT-MALLET, DE GENÈVE

avec deux atlas de vingt-deux planches

Contient la Carte générale de l'Espagne et de Portugal, dressée
d'après Don Lopez et Xénes, et ornée de nos nouvelles décou-
vertes, par P. LAMBE, Ingénieur-Geographe; plusieurs vues, plans,
cartes, etc.

TOME TROISIÈME



PARIS

DENTU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

NE S'ACHÈTE PAS SEUL

1788



VOYAGE

EN ESPAGNE.

Voyage de Cadix à Malaga.

Je m'embarquai le vendredi 23 mars, à huit heures du matin, à bord d'un petit brick qui venait de Yarmouth et allait à Malaga; mais comme, lorsque nous appareillâmes, il était une heure trop tard pour la marée, nous eûmes la mortification de voir d'autres bâtimens sortir et s'éloigner, tandis que le nôtre, après avoir louvoyé dans la baie pendant six heures, fut réduit à la nécessité de laisser tomber l'ancre. Pour me consoler, je saisis cette occasion de dîner encore une fois avec mon aimable ami, le comte de Greppi, et de loger de nouveau sous le toit hospitalier de M. Duff.

Le lendemain, de bonne heure, nous mîmes à la voile avec un bon vent; et avant la nuit, j'eus, en entrant dans le détroit de Gibraltar,

la satisfaction de voir cet orgueilleux rocher, à la vue duquel tout cœur anglais doit triompher, en se rappelant, non pas tant le courage de ses braves défenseurs, comme leur généreuse compassion pour les assiégeans dans le moment de leur détresse ¹.

Le courant nous favorisait ; en sorte que nous diminuâmes de voiles, afin d'être sûrs de ne pas dépasser Malaga pendant la nuit. Mais dès l'instant que nous fûmes entrés dans la baie, et que nous eûmes commencé à apercevoir la ville à quelque distance, le vent tomba, et nous nous trouvâmes deux heures en calme ; cependant, vers la fin du jour, la brise de mer se leva et nous mena bientôt au lieu de notre destination.

Nous avons à observer ici deux phénomènes universellement connus, mais qui n'ont jamais été suffisamment bien expliqués ; ce sont l'écoulement constant de l'Océan dans la Méditerranée, et la brise régulière de mer. L'un et l'autre ont occupé l'attention des philosophes ; mais leurs solutions, quoique satisfaisantes

¹ On trouvera les détails du siège dont Townsend parle ici, dans le 3^e vol. du *Tableau de l'Espagne moderne*, 4^e édition, page 228.

pour eux-mêmes, n'ont point à mon avis écarté les difficultés dont ce sujet est enveloppé.

Le docteur Halley, dans les expériences qu'il fit pour déterminer la quantité d'eau qui s'évapore de la surface de la mer Méditerranée, plaça un vase d'eau salée sur des charbons ardents, et l'amena ainsi à la température de nos étés les plus chauds. Au bout de deux heures, ayant trouvé la quantité d'eau évaporée, et la proportion des surfaces du vase et de la mer, il partit de ces données pour faire ses calculs. Il s'occupa ensuite à découvrir la quantité d'eau qui s'écoule annuellement dans la Méditerranée par toutes les rivières qui s'y jettent, en établissant ses calculs d'après le produit de la Tamise. Il trouva cette quantité au-dessous de celle de l'évaporation, et crut avoir ainsi assigné une cause suffisante de ce courant constant. Que les bases de ce calcul sont inexactes ! Quelle conclusion précipitée ! Sans parler de ce qu'il compare la décharge de courans rapides qui se précipitent avec impétuosité dans la Méditerranée, et conservent leur fraîcheur à la distance de plusieurs lieux du rivage, avec le produit médiocre de la Tamise, qui se meut d'une manière presque

imperceptible , et qui est confondue avec la mer aussitôt qu'elle l'a atteinte ; sans faire mention, dis-je , des défauts de cette comparaison, il suffira de remarquer que la quantité d'eau, contenue dans son vase, était amenée à la température de l'air de nos étés les plus chauds ; alors, nous ne devons pas nous étonner qu'il ait porté l'évaporation de la surface de la Méditerranée à deux cent huit millions de tonneaux par jour ; mais la surface est rarement, et seulement pendant quelques instans, au même degré de chaleur que l'atmosphère environnant, parce que chaque air de vent doit lui faire éprouver de grandes variations dans sa température, en mêlant les eaux d'une profondeur assez considérable avec celles qui sont à la surface. Dans l'intéressant *Voyage de M. De-saussure dans les Alpes* , on trouve quelques expériences qu'il a faites sur le lac de Genève, par lesquelles il paraît que le 6 août 1774, le thermomètre de Réaumur, à la profondeur de cent douze pieds sous l'eau, se maintenait à huit degrés et demi, tandis que près de la surface il était à quinze degrés, et à vingt à une certaine élévation dans l'air.

Ici nous trouvons cinq degrés de différence

entre la chaleur de l'atmosphère et celle de la surface de l'eau dans un temps calme; mais combien cette variation n'aurait-elle pas été plus grande si le lac avait été agité par une tempête, et sur-tout si les eaux avaient été troublées jusqu'à la profondeur de six cent vingt pieds, où, à ce qu'il paraît, le thermomètre baissa à quatre degrés trois vingtièmes?

Il paraît donc que les calculs du docteur Halley sont mal fondés; de plus, il sera évident que même ses conclusions sont erronées, si l'on considère qu'en supposant que l'évaporation excède annuellement la quantité d'eau fournie par les rivières, la mer Méditerranée devrait devenir tous les jours plus salée que l'Océan, jusqu'à ce qu'avec le temps elle deviendrait une masse solide de sel.

Il faut par conséquent assigner quelque autre cause à ce phénomène intéressant. En supposant qu'il soit bien avéré qu'au détroit de Gibraltar l'eau de l'Océan s'écoule dans la Méditerranée, sans qu'il existe aucun courant correspondant qui la porte au dehors, il doit y avoir quelque autre communication invisible entre la Méditerranée et l'Océan; et cela n'est pas improbable, quand on considère les

fortes convulsions que notre globe a éprouvées à certaines époques.

L'autre phénomène qu'on n'a pas non plus bien expliqué, est la brise régulière de mer. On a supposé qu'elle ne provient uniquement que de l'accumulation de la chaleur sur la terre pendant le jour ; de même que l'on pense que la brise de terre doit son origine à la diminution de cette chaleur pendant la nuit. Mais on peut se demander si la surface de la terre, pendant la nuit, devient plus froide que la surface de l'eau ? Si cela n'a pas lieu, la brise de mer ne devrait-elle pas durer toute la nuit ? mais l'expérience prouve le contraire. Dampierre, cet observateur exact, a bien décrit ces changemens alternatifs dans la direction du vent sur la côte et à quelques lieues de terre. Il dit : « La brise de mer commence environ à neuf heures du matin ; elle est d'abord « si douce, qu'elle paraît effrayée d'approcher « du rivage ; ensuite, comme si elle ne voulait « pas le heurter, elle fait halte, et semble prête « à se retirer. Elle augmente jusqu'à midi, et « se calme environ vers cinq heures du soir ».

D'après le résultat de quelques expériences, confirmées par mes propres observations, j'ai

été induit à croire que la brise de mer provient de l'ascension de la vapeur de la mer, et la brise de terre de la condensation de cette vapeur.

M. Walt nous a appris qu'un pied cube d'eau peut-être converti en seize mille pieds cubes de vapeur, dans la pression moyenne de notre atmosphère ; et quoique la vapeur formée par le soleil ne soit pas si rare que celle formée à la surface de l'eau bouillante, nous savons cependant que l'espace qu'elle occupe et que la force de son expansion sont considérables. Pour confirmer ce fait, j'ai pris une fiole de douze onces, à moitié pleine d'eau ; j'ai placé dedans un tube de deux pieds de long, du calibre d'à peu près un quart de pouce que j'ai luté exactement, de manière à ce qu'il ne put point s'échapper d'air entre lui et le goulot de la fiole. J'ai exposé au soleil mon appareil ainsi préparé, et aussitôt il a commencé à se former une vapeur d'une force suffisante pour vaincre la pression de l'atmosphère, et faire élever l'eau par degré dans mon tube, jusqu'à vingt-quatre pouces. Mais dès que les nuages, même les plus minces, passaient devant le soleil, l'eau descendait

dans le tube avec une grande rapidité, et s'élevait de nouveau lentement dès que les rayons solaires reparaissaient¹. Au coucher du soleil, lorsque toute la vapeur était condensée et qu'il s'était formé une rosée sur la surface intérieure de la fiole, l'eau redescendait de nouveau, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé son niveau. A la fin du jour la rosée était ramassée sur le côté de la fiole qui était opposé au soleil; mais dans la nuit elle était de nouveau enlevée, et le tout, avant le matin, était déposé sur l'autre côté le plus près de la fenêtre; la vapeur se trouvait ainsi toujours condensée sur le côté qui était relativement le plus froid.

Combien de fois ne voyons-nous pas le soleil dissiper un brouillard épais, et le convertir en une espèce de vapeur, qui devient invisible quand le thermomètre est au-dessus

¹ Cette expérience de notre auteur n'est pas très-concluante; car cette ascension de l'eau dans le tube, qui avait eu lieu à chaque apparition du soleil, peut être attribuée au moins, en très-grande partie, à la dilatation de l'air renfermé dans le haut de la fiole; dilatation qui devait diminuer aussi chaque fois que les rayons calorifiques du soleil étaient cachés par un nuage.

de cinquante-cinq degrés (10° de Réaumur). M. Desaussure a remarqué sur le col Ferret, montagne des Alpes, qui surmonte l'Allée blanche et est élevée de quatorze cent quatre-vingt-quinze toises, ou environ sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, que toutes les fois que le soleil brille fortement sur cette vallée, il dissout les nuages aussitôt qu'ils y entrent. Mais cela n'arrive jamais vis-à-vis les glaciers; car les nuages y étant attirés par la glace, ils descendent rapidement, et semblent, comme il l'observe, se répandre sur elle ¹.

En effet, la condensation subite cause ce mouvement rapide de la vapeur vers cette étendue de matière refroidie. Il a vu souvent les vapeurs descendre graduellement du sommet des plus hauts rochers, après le couché du soleil, et se concentrer dans le fond des vallées ². Cette observation s'accorde avec celle des marins, qui ont remarqué que le vent est quelquefois produit par un simple nuage.

Ainsi donc, pendant le temps où la vapeur est produite, le vent souffle de la mer; mais

¹ Voyage dans les Alpes, §. 865.

² *Idem*, §. 1126.

tant que la condensation dure, il vient de terre.

Nous profitâmes d'une jolie brise de mer ; et après avoir traversé la baie, nous entrâmes dans le port.

MALAGA.

QUAND on arrive à Malaga, par mer, on aperçoit au fond d'une profonde baie cette ville, environnée, du côté de terre, par de hautes montagnes nues, qui semblent dépourvues de terre, et par conséquent n'être pas susceptibles de culture; mais à mesure qu'on en approche, l'aspect devient graduellement plus agréable, les vignobles se voient distinctement sur les côteaux exposés au soleil, et tous les terrains au-dessous paraissent très-fertiles.

Aussitôt que nous eûmes laissé tomber l'ancre, nous vîmes arriver un officier, auquel je communiquai le désir que j'avais d'aller immédiatement à terre pour remettre une lettre au marquis de Vallehermosa, capitaine général de la province. Après avoir regardé l'adresse et nous avoir suffisamment examinés sous le rapport de la santé, il nous donna la *pratique*, au grand contentement de notre

capitaine, qui craignait d'être obligé de l'attendre deux jours, comme cela arrive quelquefois par la mauvaise humeur ou la négligence de l'officier qui est de service.

Malaga est situé dans une vallée peu étendue, sur le côté d'un profond ravin, qui en été ne contient point d'eau, mais qui en hiver sert de lit à une rivière considérable. Les maisons y sont hautes, les rues étroites, quelques-unes n'ont pas plus de huit pieds de large, et d'autres n'en ont pas tant; toutes sont mal pavées, et tellement sales qu'elles passent en proverbe. Cette ville est divisée en six paroisses, et contient quarante-un mille cinq cent quatre-vingt-douze habitans, dont les femmes forment la portion la plus nombreuse; car, parmi les personnes qui arrivent à l'âge de maturité, et qui sortent pour travailler, il se trouve six femmes pour un homme. Il y a vingt-cinq couvens; quinze pour les moines, et dix pour les religieuses, avec neuf hôpitaux, et un *beaterio*.

De tous les bâtimens, soit publics, soit particuliers, le seul qui mérite quelque attention, est la cathédrale, édifice commencé en 1528, et qui n'est pas encore fini. Il y a deux

cents ans que sa construction a été assez avancée pour qu'on ait pu y célébrer le service divin; mais quoique l'on ait imposé de nouvelles taxes pour l'achever, et que ces taxes aient été levées depuis plus de soixante-dix ans, ce bâtiment n'a encore qu'une seule tour des six indiquées dans le plan original. Ses dimensions sont de trois cent soixante pieds de longueur, sur cent quatre-vingt de largeur, et cent trente-cinq de hauteur. C'est un beau bâtiment; mais la partie qui a le plus fixé mon attention, est le chœur qui est admirable par la perfection de ses sculptures, représentant en relief les douze apôtres, et les saints les plus célèbres.

L'évêché de Malaga produit cent cinquante mille ducats ou 16,479 l. sterl. 9 s. 10 d. (395,507 f. 80 c.); mais le roi dispose d'un tiers de ce revenu. Le chapitre est composé de l'évêque, de huit dignitaires, de douze chanoines, de douze chanoines mineurs, et du même nombre de prébendiers. Le doyen des dignitaires a six cents liv. sterl. (14,400 fr.) par année, et les autres quatre cent cinquante (10,800 fr.)

Les couvens, quoique nombreux, sont peu

remarquables, soit par leur architecture, soit par aucun autre ouvrage de l'art. Les Franciscains paraissent tenir la première place parmi les moines, et être sur-tout l'objet de la vénération du bas peuple. Ils sont divisés en quatre ordres, dont je ne connais pas les caractères distinctifs. Une personne qui n'est pas amie des institutions monastiques, a été assez obligeante pour me donner la description suivante, qui n'a rapport qu'à leur extérieur.

Barbe sans poux, et poux sans barbe,
Barbe et poux, ni poux ni barbe.

Les Capucins paraissent être les seuls d'entre les moines qui soient des membres utiles à la société, puisqu'ils s'adonnent au service des pauvres; cependant on pourrait s'en passer, et les remplacer avec beaucoup d'avantages par les Pères de l'Oratoire, ou de la congrégation de S. Philippe de Néri; ceux-ci, quoique non liés par des vœux, sont plus laborieux et plus essentiellement utiles que tous les réguliers de la horde monastique.

Un de mes amis s'étant retiré pour quelques jours avec d'autres jeunes gens dans

la maison de cette congrégation, pour s'occuper de lectures pieuses, de prières et de méditations, avant de recevoir l'Eucharistie à Pâques, j'allai le visiter dans sa retraite, et je fus charmé du soin et de l'attention que ces pères mettaient à préparer leurs esprits pour cette solennité.

J'y retournai le soir pour entendre le sermon pénitentiel et le *miserere*. Quand, selon l'usage, les lumières furent éteintes, et que la flagellation, accompagnée du *miserere*, eut commencé, on vit clairement, par la ferveur de leur dévotion et la véhémence particulière avec laquelle ils usaient de la discipline, que ces pénitens, ou profondément pénétrés du sentiment de leurs fautes, désiraient, d'une manière peu commune, d'apaiser un Dieu offensé, ou que, se méprenant sur sa nature, ils souhaitaient ardemment lui plaire par leurs souffrances volontaires. Il est triste de voir que les Pères de l'Oratoire, si dignes de respect pour leurs bonnes intentions, n'aient pas conçu l'idée de réformer leurs pénitens, plutôt que de les flatter et de les tromper par la vaine espérance d'expier leurs péchés de cette manière.

Ces pères font usage de la discipline les mercredis et vendredis vers sept heures du soir, parce que c'est le moment où, immédiatement après vêpres, ils récitent leurs matines; mais tous les ordres religieux qui se lèvent à minuit pour le même objet, exécutent leurs flagellations à cette époque; et plusieurs le font avec une telle violence, que les places où ils étaient sont encore teintes de sang dans la matinée. L'évêque de Malaga, quoique distingué par sa bienfaisance et sa piété, et quoique l'opinion générale le regarde comme exempt de souillure, use en secret, dit-on, d'une discipline plus sévère que celle des moines les plus zélés.

Ce bon évêque, non content de livrer ainsi son corps aux verges, consacre encore plus de la moitié de ses biens à nourrir les pauvres, qui s'assemblent tous les matins à sa porte pour recevoir chacun une petite pièce de monnaie; ils se dispersent ensuite dans les couvens, où ils ne manquent jamais d'avoir du pain et du bouillon.

Outre ces bienfaiteurs généraux, plusieurs négocians sont d'une générosité remarquable dans les dons qu'ils font aux pauvres; et parmi

eux il n'en est aucun qui se distingue plus que D. Joseph Martinis, également célèbre par l'étendue de ses connaissances, l'empressement qu'il met à inviter à sa table, et la bonté secourable avec laquelle il aide tous les malheureux. Les pauvres sont toujours bienvenus à sa porte; ils y reçoivent de l'argent, et tous les jours son pot au feu cuit pour eux. Son ami le plus intime m'a assuré qu'il leur donne de ses propres mains, plus de huit cents liv. sterl. par année (19,200 fr.). Vers les onze heures du matin, ils commencent à fourmiller autour de sa maison; jeunes et vieux, faibles et robustes, hommes, femmes, enfans, tous couverts de haillons et dévorés par la vermine; là, assis par terre, ils se livrent tous à l'occupation la plus dégoûtante jusqu'à l'heure de la distribution de la viande et de la soupe; après quoi ils se couchent pour dormir, ou se dispersent dans les rues pour mendier, en variant leurs plans, comme on peut l'imaginer, suivant la différence des saisons.

Il n'est pas étonnant qu'avec de tels encouragemens, les mendiens abondent à Malaga, où les fainéans n'ont rien qui les engage à travailler, et où les mauvais sujets sont assu-

rés de ne pas manquer de pain, lorsqu'ils auront dissipé tout ce qu'ils possèdent. Aussi voit-on dans cette ville peu de traces d'industrie, tandis que la saleté, la malpropreté, l'immoralité, le vice, la misère et la pauvreté, conséquences inévitables d'une charité universelle et mal-entendue, s'y font remarquer à chaque pas. N'est-il pas évident, d'après cela, que ceux qui trouvent les moyens de faire travailler les pauvres, sont leurs plus grands amis, tandis que ceux qui les nourrissent tous indistinctement, doivent être mis au nombre de leurs plus grands ennemis.

La multitude de mendiants qui infestent toutes les rues, est la marque d'une mauvaise police; et certainement il n'y a pas de ville qui ait plus de raison de se plaindre à ce sujet que Malaga. Pendant quelque temps, je ne pouvais pas comprendre pourquoi, dans toutes les maisons où je soupais, on me faisait toujours accompagner, jusqu'à mon logement, par un domestique muni d'une lumière; mais ayant une fois observé au maître de la maison que ce soin était parfaitement inutile, puisque les étoiles donnaient beaucoup de clarté, et que la distance était peu considérable, on

m'apprit que ce domestique et cette lumière n'étaient pas seulement commodes, mais encore nécessaires pour la sûreté individuelle, parce que les vols et les meurtres étaient fréquens pendant la nuit. En effet, durant mon séjour dans cette ville, un officier qui retournait seul à son logement, fut assailli dans la rue par des voleurs; et ayant voulu faire quelque résistance, l'un d'eux lui plongea un poignard dans le dos, pendant qu'un autre le vola. Soixante-dix meurtres avaient eu lieu dans les seize mois précédens, et pas un des meurtriers n'avait comparu en justice : l'on m'a assuré de bonne part que, dans une seule année, cent cinq personnes avaient été assassinées. Une grande négligence et une douceur déplacée, avaient eu le même résultat à Cadix, jusqu'à l'époque où le comte O'Reilly en fut nommé gouverneur. Il en faudrait un pareil à Malaga; il y entreprendrait les mêmes travaux, qui probablement auraient le même succès.

La forme du gouvernement municipal de Malaga est excellente, mais l'administration en est mauvaise. Le gouverneur qui est à la tête de ce département, représente le roi, et

est lui-même représenté, lorsqu'il est absent, par le *corregidor* et son *alcalde mayor*; le premier est comme le maire de nos communautés, et le dernier remplit l'office de justicier. L'un et l'autre sont à la nomination de la couronne. L'alcalde fait sa ronde au commencement de la nuit, et se fait suivre par un *escrivano*.

Deux des *regidores* ou échevins président à leur tour pendant un mois. Ils ont le privilège de vendre leur place, ou de se nommer un successeur; mais s'ils négligent de disposer de leur office de leur vivant, il va par succession à leur héritier, soit fils, ou frère, s'ils sont *hijos de la ciudad*, ou citoyens libres; s'ils ont acheté leur place, ils peuvent aisément se la faire rembourser.

Les alcaldes de barrio, ou officiers de police, sont au nombre de douze, dont six sont nommés par les *regidores*, et les autres par le peuple. Ils portent des petites baguettes, et se promènent dans les rues, deux heures chacun, toutes les nuits. Ils ont, jusqu'au matin, le pouvoir d'arrêter les personnes suspectes, et peuvent requérir l'assistance des militaires.

L'*alguasil mayor*, choisi par les *regidores* dans leur corps, est comme notre commissaire de quartier, et son autorité est plus étendue que celle des *alcaldes de barrio*, car il a le pouvoir d'arrêter dans tout le district, cependant il est toujours soumis à l'*alcalde mayor*, et obligé de lui rendre compte de toutes ses actions.

Les *escrivanos*, ou notaires public, sont au nombre de vingt-quatre, pour examiner les témoins et écrire les minutes. Aucune déposition ne peut être reçue que par eux, ni aucun jugement prononcé que sur leur rapport.

Il y a deux *sindicos* choisis annuellement par le peuple, pour veiller à ce que les intérêts du roi ne soient pas lésés dans la perception des revenus, et à ce que le peuple ne soit pas opprimé. L'un est soumis à l'approbation du gouvernement, tandis que son associé est indépendant de la cour. Cet officier, nommé *Personero del comun*, est, d'après sa patente de création, datée du 5 mai 1766, comme un tribun romain, armé de son *veto* dans l'assemblée des *regidores*, parmi lesquels il siège, et peut, dans tous les temps, communiquer avec le roi, soit par lettres,

soit en personne, lorsqu'il lui convient de demander une audience. Les *regidores* ne peuvent, sans son consentement, régler le prix des denrées; et lorsqu'il est réglé, ils inspectent la qualité de ces denrées.

L'*alcalde mayor* actuel, peu respecté pour son extérieur, encore moins pour les facultés de son esprit, et qui ne s'est pas montré inaccessible à la corruption, semble n'avoir ni la volonté, ni le pouvoir de réprimer la rapacité des *escrivanos*, ou notaires, qui prennent des présens de droite et de gauche, arrêtent le cours de la justice en faisant de faux rapports, et sont toujours prêts, pour de l'argent, à libérer les plus vils criminels. De là vient le proverbe :

O bien ! O mal ! *Tienta al escribano.*

Si les magistrats ne font pas tous leurs efforts pour exécuter les lois avec la plus grande rigueur, les meurtres, les assassinats, ainsi que les excès et les violences de tout genre, doivent devenir fréquens, dans une contrée où, chaque fois que le vent souffle du côté de terre, toutes les passions sont enflammées et portées, chez quelques individus,

jusqu'à la frénésie ; cependant, c'est dans ce pays que la justice, lorsqu'elle parvient à s'éveiller, poursuit les criminels avec des pas lents et incertains, pour venger l'oubli des lois. On cite une foule d'exemples de criminels qui sont morts, oubliés dans les prisons ; d'autres, quoique ayant reçu la sentence de mort, se sont mariés, ont eu une nombreuse postérité, et ont été conduits au supplice lorsque tout souvenir de leur crime était effacé. Un de mes amis me dit, à Malaga, avoir vu pendre une femme qui était en prison depuis neuf ans, pour avoir empoisonné deux maris et une belle-mère.

Le prétexte ordinaire de cette négligence, est le désir de découvrir les complices, en examinant le criminel à diverses reprises, et en faisant des recherches d'après ses aveux ; mais il est malheureux que ce délai fasse manquer le but de la justice.

En été, les habitans de ces régions brûlantes, se renferment dans leurs maisons pendant le jour, pour se préserver, autant qu'il est possible, de l'ardeur du soleil ; mais dès que la chaleur accablante a fait place à la fraîcheur du soir, ils sortent, et lorsqu'il fait nuit,

les jeunes gens se baignent dans la mer pendant des heures entières. Les deux sexes sont séparés, et se tiennent à une distance convenable. Dans ces momens, l'endroit où sont les femmes est gardé par des sentinelles dont les armes sont chargées. Si un homme était assez indiscret pour nager jusqu'auprès d'elles, il courrait risque de sa vie. Aussi, toutes les fois qu'un jeune homme est déterminé à pénétrer dans cet endroit, il se déguise en femme; et se disant au service d'une des belles, il passe sans être observé.

Cette habitude de se baigner tous les soirs, n'a pas tant pour but le plaisir que le désir d'entretenir la santé; c'est un moyen d'obvier aux inconvéniens que fait éprouver une chaleur aussi forte. Cependant, malgré cette précaution, les maladies, suite du relâchement des fibres, sont très-fréquentes, sans parler de celles qui proviennent de l'irritabilité des nerfs à la suite de leur faiblesse. Les fièvres tierces et putrides règnent avec une telle violence dans ce pays, que l'an passé il mourut plus de trois mille personnes dans l'hôpital de *S. Juan de Dios*, outre un très-grand nombre dans la ville et dans ses environs.

Je me trouvai à Malaga dans la Semaine Sainte, et quoique les cérémonies n'aient pas la même solennité que celles de Barcelone, il y règne pourtant assez de pompe pour procurer beaucoup d'amusement au peuple.

Le jeudi matin, l'hostie sacrée fut déposée dans un mausolée qu'on avait élevé à grands frais pour cet objet ; et on attacha une des trois clefs qui le fermaient au col de l'évêque, qui laissa quelques chanoines pour garder le mausolée pendant la nuit, et se retira pour aller dîner avec treize pauvres auxquels il lava ensuite les pieds.

Le soir on chanta le *miserere*, accompagné d'une musique si douce, et avec une telle expression, qu'il était difficile, à quelqu'un doué d'un peu de sensibilité, de retenir ses larmes.

Le vendredi à sept heures du matin, près de dix mille âmes s'assemblèrent dans la grande place pour voir passer les processions ; mais au moment où un crucifix entra par un côté de la place, et où le disciple bien aimé et la Sainte - Vierge paraissaient de l'autre, une subite et forte ondée força la multitude de se dissiper pour chercher un abri. Ainsi le

malheur voulut que la rencontre du fils et de la mère ne put avoir lieu ; sans cela ils auraient, ainsi que plusieurs autres images différentes, joué leur rôle. Saint-Jean devait témoigner son chagrin en levant ses mains au ciel, la Sainte-Vierge se serait évanouie et tout le peuple aurait fondu en larmes.

Le soir chacun se rendit à la cathédrale, les lumières sacrées furent éteintes, et le *miserere* se répéta, après qu'on eut transporté l'hostie du sépulcre au grand autel. Ceci doit être un moment précieux pour un bon catholique ; car il peut obtenir mille soixante jours d'indulgences, chaque fois qu'il répète : « Loués
« soient les cœurs sacrés de Jésus et de la
« Vierge ».

Le samedi matin, la résurrection fut annoncée avec toutes les marques ordinaires de la joie la plus éclatante, et chacun se prépara à célébrer la fête. Pour cet effet on avait amené la nuit précédente au marché plus de mille agneaux, et d'après l'exemple des Israélites, chaque famille qui était en état d'en acheter un, s'empressait de célébrer le souvenir de la Pâque chrétienne. Les lumières furent rallumées et consacrées ; et pour représenter le

brillant flambeau de l'église, on plaça près de l'autel un cierge de douze pieds de haut, et de douze pouces de diamètre et percé par cinq clous. Les pénitens qui assistent à cette cérémonie obtiennent quatre-vingts jours d'indulgence, dont la valeur peut-être estimée, soit en argent, soit en austérité corporelle; parce que, suivant ce que nous apprend M. Gibbon, qui dans ce cas est un témoin compétant, quatre liv. sterl. (96 fr.) pour les riches, neuf schellings (10 fr. 80 c.) pour les pauvres, ou trois mille coups de fouet, sont égaux à la pénitence d'une année.

Je remarquai le soir plusieurs centaines d'agneaux ornés de rubans de couleur, et conduits dans les rues par de petits garçons. Le marché continue à en être fourni pendant les trois jours de Pâques, durant lesquels ces animaux entrent sans payer de droits; tandis que dans d'autres temps, les veaux et les agneaux qui entrent dans la ville sont enregistrés au bureau des *millones*, où ils payent un droit de quatre pour cent de la valeur.

Le pays des environs de Malaga paraît sauvage et inégal. Les montagnes sont hautes,

pointues, raboteuses, et leur sommet est dénué de terre; on cultive cependant la vigne par-tout ou elle peut pousser. Le roc au-dessous des fragmens rompus de schiste, est de pierre calcaire et de marbre. Les arbres fruitiers sont le caroubier, le figuier, l'amandier, la vigne, l'oranger et le citronnier, ainsi que l'aloës qui y produit son fruit piquant en telle abondance, que la dîme en est estimée à trente mille réaux ou trois cents livres sterling par an, (7,500 fr.)¹.

¹ Cette plante dont parle ici Townsend, n'est probablement pas un aloës, mais la *raquette* (*cactus apuntia*), plante grasse qui produit un fruit épineux que les Espagnols aiment beaucoup. Ces plantes forment, dans certains cantons de l'Espagne, des espèces de buissons sur des masses de rochers arides; près de là est une cabane où se tient le propriétaire dans la saison de la maturité des fruits pour les vendre aux amateurs; ce fruit a à peu près la forme d'une figue, d'où lui est venu son nom espagnol, *higa de palo* (figue de bois); il est garni d'épines, que les Espagnols savent ôter avec beaucoup de dextérité; l'intérieur est d'un jaune rougeâtre, d'une saveur fade; il colore en rouge les urines de ceux qui en mangent. La feuille de cette plante offre un remède très-réputé pour la guérison des douleurs de rhumatisme; pour cela, on la fait rôtir au four, on la coupe ensuite dans son épaisseur, on en applique la moitié toute chaude sur la partie ma-

Le principal produit de ce pays est le vin. Les vignes sont cultivées avec beaucoup de peine et de dépense ; car outre les tailles ordinaires, qui ont lieu deux fois par an et la vendange, toute la terre doit être remuée deux fois au pied de chaque plante. Avant l'hiver on la rassemble autour du cep afin que le pied puisse rester sec et sain pendant la saison humide ; et avant les grandes chaleurs de l'été, on l'écarte afin qu'elle puisse retenir l'eau pour que la vigne ne souffre pas de la sécheresse.

Lorsqu'on considère que ces vignes sont toujours situées sur le penchant des collines les plus exposées aux rayons du soleil, on peut aisément concevoir que le travail en doit être pénible, et que les gens qui remplissent cette tâche avec une assiduité soutenue, ne peuvent pas passer pour fainéans. Il n'y a pas de pays sur la terre où les paysans supportent plus patiemment la chaleur, la soif, la faim, et qui soient capables de plus de constance au travail que ce même peuple qui a été accusé d'indolence. Quant à moi, je suis persuadé, d'après l'expérience, et la douleur cède ordinairement à cette chaleur qui se conserve assez long-temps.

ce que j'ai pu observer et recueillir par ouï dire, que si les Espagnols des provinces intérieures ne sont pas occupés, on ne doit l'attribuer ni au climat, ni à leur caractère, mais à la négligence du gouvernement ou aux autres causes accidentelles dont nous avons déjà parlé et donné l'explication.

La culture de la vigne est si coûteuse (on prétend qu'elle égale les trois quarts du produit) qu'il n'y a que les terres qui ne peuvent être mises en blé qui y soient consacrées. Plusieurs de celles qui produisaient des vignes en abondance sont maintenant incultes. Suivant le calcul d'Osorio qui écrivait vers la fin du dernier siècle, 3 et $\frac{1}{2}$ gallons de vin (12 litres), qui sont le produit de deux fois autant de grappes, au sortir du pressoir, coûtent au laboureur un schelling et deux pences (1 f. 40 c.); c'est le prix auquel il se vend dans les villages, lorsque la récolte est abondante. Quoique la quantité des terres destinées à la culture de la vigne soit beaucoup diminuée, il y a encore dans le district de Malaga quatorze mille pressoirs, employés particulièrement à faire les bons vins qui, s'ils sont blancs, sont appelés vin de montagne, d'après la nature

du sol , et s'ils sont rouges , leur couleur leur fait donner le nom de *vino tinto*, que nous connaissons sous le nom de *Tinto* ¹.

Pour donner plus de corps à ces vins et les rendre plus doux qu'ils ne le seraient, on laisse extrêmement mûrir le raisin , et après avoir coupé la grappe, on l'expose au soleil pour en laisser évaporer toute l'humidité, après quoi, quand on l'a pressée et mis le vin en barriques, on y mêle une portion convenable de sirop vineux épais. Quelques-unes des dernières expériences de M. John Murphy, ont prouvé que les montagnes de Malaga, peuvent produire un vin blanc léger et agréable , d'une qualité égale au meilleur vin de Xerès. Pour cet effet, lorsqu'il a cueilli le fruit, il détache les raisins de la grappe, avant que de les jeter sur le pressoir. J'en ai goûté en Angleterre, et à sa table en Espagne, et je l'ai trouvé supérieur au vin de Xerès qu'on boit ordinairement; et je ne doute pas que chaque année il ne l'améliore, jusqu'à ce qu'il puisse être comparé au meilleur de ces vins.

¹ Le mot *tinto* désigne en général un vin rouge; ainsi on distingue le *tinto* de Malaga, de Rota, d'Alicante, etc. des vins blancs de ces mêmes pays.

M. Murphy vend ce vin seize livres sterling le tonneau de trente-cinq gallons (384 francs les 530 litres), livré à bord des vaisseaux ; tandis que le bon vin de Xerès se vend vingt-quatre livres sterl. (576 francs), et est souvent mêlé d'eau-de-vie. Le bon vin de montagne se vend de treize à seize livres sterling (de 312 à 384 francs) le tonneau, suivant sa qualité et son âge.

Il est reconnu qu'il entre chaque année, dans le port de Malaga, huit cents à mille vaisseaux, dont à peu près un dixième sont Espagnols ; l'exportation en vin, fruit, huile et poisson, est estimée à environ trois cent soixante-quinze mille livres sterling par an (9 millions de francs) ; mais elle a quelquefois été infiniment plus considérable. Une année, M. Martinis seul exporta cinq mille tonneaux de vin, et d'autres négocians une quantité proportionnée à leur commerce ordinaire. La pêche est celle des anchoix, dont, dans les années de grande abondance, on a vendu jusqu'à dix mille *baricas*, de deux quintaux chacune.

Je visitai dans une petite excursion autour de la ville, *la Victoria*, couvent bâti dans la

vallée, entre la vieille forteresse maure, et la montagne sur laquelle Ferdinand érigea sa batterie. Mon guide, qui était un bon vieux moine, s'efforçait de m'amuser avec une suite de contes relatifs à cet endroit et au motif qui l'avait fait ainsi honorer ; mais mon attention était fixée ailleurs par quelques personnes fort occupées à arracher l'avoine d'un très - bon champ de froment. D'après la méthode des Espagnols de vanner leur grain après l'avoir fait fouler aux pieds pas les jumens, il doit être fort sale ; tandis qu'avec la machine toute simple dont j'ai déjà parlé, et dont le tambour et les principes ont été décrits par Papin, ils pourraient s'éviter la peine d'arracher l'avoine, et tiendraient leurs terres beaucoup plus propres.

Il est bien étonnant que cette belle machine ne soit pas mieux connue, et qu'elle n'ait pas été encore universellement adoptée ! Le docteur Papin l'inventa en 1689, seulement dans le dessein d'élever l'eau et de renouveler l'air dans les mines profondes ; mais en Hollande on l'a adoptée dans la pratique de l'agriculture pour vanner le blé. Ce grand philosophe publia sa découverte dans un ouvrage précieux, appelé

Recueil de diverses pièces concernant quelques nouvelles machines, imprimé à Cassel en 1695. Il appelait sa machine *Rotatilis suctor et pressor*.

Je me suis arrêté sur ce sujet, parce qu'un chandelier, à Londres, a prétendu dernièrement en avoir été l'inventeur, et à pris en conséquence un brevet d'invention, quoiqu'il soit évident que ni la machine, ni le but pour lequel elle peut-être employée ne puissent être regardés comme une nouveauté.

Je remarquai, près du couvent de *Victoria*, une argile bleue marneuse, dont sont faits les vases de terre appelés *bucaros* et *alcarrizas*, qui servent dans cette partie de l'Espagne pour rafraîchir l'eau. Il est remarquable que, lorsque le vent brûlant de terre règne, le liquide exposé dans ces vases devient aussi froid que s'il avait été enterré dans de la neige; tandis que s'il est exposé à l'influence du vent de l'est, il ne tarde pas à s'échauffer¹. Nous devons

¹ Cette fraîcheur de l'eau dont parle notre auteur, devient encore plus sensible par le contraste de la grande chaleur que fait éprouver le vent brûlant de terre avec l'eau rafraîchie; car si on se baigne dans la mer ces jours-là, on la trouve d'un froid glacé, quoique sa température

observer, pour expliquer ce fait, que ces *bucaros* étant poreux, laissent filtrer l'eau, de manière qu'elle couvre la surface extérieure du vase comme une rosée; dans cet état, lorsqu'elle est exposée au vent sec de la terre, l'évaporation s'effectue avec rapidité, et le froid se produit dans la même proportion; tandis que le vent de l'est passant sur la surface de la mer, se sature d'humidité, et non-seulement est incapable d'occasionner l'évaporation et d'augmenter la fraîcheur, mais il agit comme une vapeur chaude, et produit un effet contraire.

Les effets de l'évaporation ne se manifestent nulle part d'une manière plus frappante que dans les Indes orientales, où, pour produire de la glace, on creuse de larges fossés dans des plaines étendues, on les remplit presque entièrement de roseaux, on place dessus des terrines très-basses non-vernies, poreuses, et remplies d'eau bouillante; ces terrines exposées ainsi pendant la nuit à l'influence de la brise de terre, se rafraîchissent, et on voit se former avant le matin, sur la ne soit pas thermométriquement plus basse que les jours précédens.

surface de l'eau, une p ellicule de glace qui est d'autant plus épaisse que le vent a été plus chaud.

Lorsque je fus revenu de la *Victoria*, le jeune comte de Villaleazar, à qui j'ai les plus grandes obligations ainsi qu'à son père, pour les attentions dont ils m'ont combl e, me proposa de monter à cheval pour aller avec lui voir sa maison de campagne appelée *le Retiro*. C'est en effet une belle retraite, située sur un terrain en pente au pied des montagnes, et peu éloignée de la mer, dont la vue, ainsi que celle de Malaga, contribuent infiniment à embellir le coup-d' eil. C'est une maison très-ancienne, qui a la forme d'un château; mais comme il n'a jamais été fortifi e, il n'avait probablement été destin e qu'à pr ev enir les visites nocturnes des pirates maures. Les nombreuses fontaines du jardin sont jolies et bien fournies d'eau. Les arbres fruitiers sont magnifiques. Les orangers, limoniers, citronniers, tilleuls, oliviers, abricotiers, figuiers, amandiers, et les vignes sont entrem el es agréablement. Si j'avais pu prolonger mon séjour à Malaga, j'aurais sûrement visit e souvent cet endroit délicieux.

Tandis que j'assistais dans la cathédrale, aux solennités de Pâques, je fis connaissance avec une personne que le hasard avait placée près de moi, et qui après avoir répondu à mes questions et m'avoir expliqué les cérémonies qui me frappaient le plus, eut la bonté de m'inviter à aller chez elle. Enchanté de la franchise des manières de cet individu, j'acceptai son invitation, et me rendis avec lui dans son logement où j'eus le bonheur de trouver dans la personne de son père, un des hommes les plus aimables et les plus spirituels qui m'aient honoré de leur amitié et de leur estime.

Quand je fus plus lié avec cette famille, mon nouvel ami, appelé D. Félix Solesco, m'engagea à aller avec lui passer quelques jours à sa campagne. Comme j'étais près de mon départ, mon temps était précieux ; mais il y avait tant de cordialité dans son invitation, qu'il me fut impossible de le refuser.

Le jeudi, 12 avril, nous quittâmes la ville, et dirigeant notre route vers l'ouest, nous arrivâmes en peu d'heures à Saint-Carlos, près d'*Aroyo de la Miel* ; dans le voisinage de cet endroit, les montagnes étaient encore

couvertes de neiges. C'est là que D. Félix venait d'achever une maison spacieuse, avec un vaste jardin rempli de tout ce que le sol et le climat pouvaient produire; la maison, quoique grande, était peu élégante et manquait de goût. Comme l'on consulte par-tout l'utilité, sans s'embarrasser de l'apparence extérieure, les poulaiiers et le toit aux porcs étaient placés à la principale face de la maison. Il n'y a pas dans tout le bâtiment une seule pièce commode, ni la moindre symétrie; tous les appartemens sont épars et sans ordre, comme si l'on avait bâti sans plan. La table était servie avec la plus grande abondance, et l'on n'y voyait que de la vaisselle plate; mais on y retrouvait le même défaut de goût que dans les appartemens, comme s'il avait été décidé d'avance que dans cette maison l'on ne verrait rien de moderne. Le fils aîné, ma première connaissance, me parut ne s'occuper de rien, tandis que le second, jeune homme très-actif, surveillait les laboureurs, et dans l'occasion travaillait avec eux.

Le terrain que D. Félix cultive, à plus de deux lieux en longueur et une en largeur; il est sur la côte le long de la mer, et bien ex-

posé au soleil. Une grande partie du terrain est bonne, le reste ne peut servir que pour les moutons ; le tout, autant que j'ai pu le calculer, contient environ douze mille acres, pour lesquels il paye vingt mille piastres fortes, ou quatre mille livres sterling (96,000 fr.) de fief simple.

Il n'avait acheté cette propriété que depuis deux ans ; et dans ce court espace de temps, il y avait planté deux cent mille ceps de vigne, cinq mille oliviers, cent vingt mille mûriers, cinq cent quatre-vingt figuiers, trois cents grenadiers, sept cents citronniers et autant d'orangers, outre un grand nombre de cannes à sucre. Il a ajouté à ces travaux une tannerie et une papeterie, toutes deux sur un plan très-vaste.

Il a engagé cent douze hommes pour suffire à toutes les opérations relatives à son exploitation, et paye aux laboureurs cinq réaux par jour, un schelling (1 fr. 20 c.), aux maçons, neuf réaux (2 fr. 25 c.) ; il emploie constamment entre sept et huit cents ouvriers.

Le troupeau de la ferme consiste maintenant en cinquante-six bœufs, douze cents moutons, quatre cents chèvres, et cent cinquante-

huit cochons ; mais ce nombre sera augmenté.

Les bergers dorment près de leurs troupeaux, et toutes les nuits un homme de guet, bien armé, fait à cheval le tour du domaine, pour voir si tout est en sûreté ; sans cette précaution, les voleurs de profession et les contrebandiers, dans le besoin, commettraient de fréquentes déprédations.

On a ouvert au milieu du domaine une immense carrière ; on l'agrandira encore, et pour se procurer des pierres à bâtir, et pour donner jour aux sources qui sont ici tellement abondantes, qu'il sort de l'ouverture de la carrière une rivière considérable, qui coule avec rapidité et arrose dans son cours plus de mille acres de terre la plus fertile.

Les couches de pierres les plus élevées, sont de marbre blanc, les plus basses sont de pierres à chaux communes ; et à peu près au niveau de la mer, il y a du tuf, espèce de pétrification produite par l'incrustation de matières calcaires, qui renferment des branches et des feuilles d'arbres, avec d'autres productions végétales et animales semblables à celles des terres voisines, mais on n'y trouve aucune production de la mer. En descendant

encore plus bas, près de la mer, on trouve la surface couverte de fragmens de schiste et de quartz blanc.

Dans cette partie de son domaine, qui est contigu à la mer et près de *l'Aroyo de la Miel*, D. Felix me montra deux bains romains, réunis par un pavé en mosaïque, et couverts jadis, à ce qu'il paraît, par le même toit; l'un de ces bains a vingt pieds de long, l'autre quatorze, et chacun en a douze de large; le plus petit avait une étuve; ils recevaient chacun, avec la plus grande facilité, l'eau de la mer, ou du ruisseau. Les marches qui y conduisent ont douze pieds de longueur, un de largeur, et neuf pouces de hauteur. Plus près du rivage on voit quelques voûtes, avec d'autres fragmens de pavé en mosaïque.

Cet homme entreprenant, Génois de naissance, est un fabricant de cartes, et a passé un contrat avantageux avec le gouvernement; mais comme heureusement pour lui il est homme d'esprit, il emploie tous ses bénéfices à faire des améliorations à sa terre. S'il continue à être protégé par la cour, il prouvera que l'homme, quoique étranger, qui fait circuler l'argent, et met en activité les res-

sources d'un pays, loin de devoir être un objet d'envie et de jalousie, mérite tous les encouragemens possibles et doit, aussi long-temps qu'il lui convient de demeurer dans le pays, faire partie des citoyens, et partager tous leurs privilèges.

On trouve dans sa manufacture de cartes, établie en l'honneur et dans lieu de la naissance du marquis de Sonora, deux cents personnes employées à remplir ses engagemens avec le ministre, car il est obligé de fournir une quantité déterminée de cartes pour le service des colonies. Il les vend à deux réaux (50 c.) le jeu, et le gouvernement les revend vingt réaux (5 francs) en Amérique, c'est-à-dire, une piastre forte ou quatre schellings sterling; aussi cette extorsion rend-elle les demandes si rares, qu'à l'époque où j'étais à Malaga il restait quatre mille caisses, contenant chacune quatre mille jeux, qui n'avaient aucune destination; cependant le contractant continuait à en délivrer la même quantité qu'à l'ordinaire, et recevait tous les mois, par les mains de Martinis de Malaga, cent cinquante mille réaux, ou onze cent cinquante l. st. (27,600 f.) pour cette fourniture.

On voit à Malaga une institution charitable, bien adaptée à un pays où les agriculteurs sont dénués de capitaux. Elle est appelée *Monte-Pio*, et dans le fait c'est une banque de province, établie dans le but de prêter aux fermiers de l'argent sans intérêt, pour l'employer à la culture de leurs terres¹, les fonds proviennent des bénéfices ecclésiastiques vacans, appelés *Espolios y Vacantes*.

Les antiquités de Malaga, et de la contrée voisine, doivent être très-intéressantes pour ceux qui s'occupent de leur étude. La ville fut bâtie par les Phéniciens, et passa successivement sous la domination des Carthaginois, des Romains, des Goths et des Maures. Le premier souverain qui posséda le sceptre de cette ville, et en fit le siège de son empire, fut Haly Abenhamith. Quand ce monarque eut établi son pouvoir sur les

¹ Le *Monte-Pio* ressemble aux Monts-de-Piété établis en France, avec cette différence que celui-ci n'est institué que pour venir au secours des agriculteurs dans le besoin, et qu'il fait ses prêts sans intérêt; aussi son établissement exige-t-il, à proportion du bien qu'il peut faire, des fonds beaucoup plus considérables que les Monts-de-Piété.

royaumes de Grenade et de Murcie, il marcha à la tête de ses troupes victorieuses à Cordoue, où ayant tué de ses propres mains l'usurpateur Zuleman, il prit possession du trône vacant, et laissa à sa postérité les deux souverainetés réunies.

Ce ne fut qu'en 1487 que Ferdinand et Isabelle, après avoir éprouvé une résistance obstinée, recouvrèrent Malaga, et l'enlevèrent à la domination des Maures; ce devait être alors une place extrêmement forte; deux grandes tours, dont la plus haute est appelée *Gebalfaro*, et l'autre *Alcaçava*, doivent avoir été, ainsi que les murailles qui les réunissent, la principale ressource des assiégés. Je laisse à ceux qui sont plus au fait, à traiter des antiquités de cette ville¹.

¹ On peut consulter, sur les antiquités de Malaga, l'ouvrage intitulé : *Journey from Gibraltar to Malaga by Fr. Carter.* — London 1777. 2 vol. in-8°. L'auteur s'est principalement occupé de la recherche des antiquités. Ce Voyage n'est pas traduit en français.

VOYAGE**DE MALAGA A GRENADE.**

JE me préparai avec regret, le dimanche au soir 15 avril, à quitter une ville dont j'avais été si dégoûté au premier abord, que j'avais été sur le point d'en repartir le lendemain de mon arrivée; mais après y avoir séjourné trois semaines, enchanté des manières des habitans, j'en partis en regrettant vivement de ne pouvoir y rester plus long-temps. Ayant donc dit adieu à toutes mes connaissances, je fis ma dernière visite, comme je le devais, au marquis de Vallehermoso; son excellence m'ayant recommandé aux soins et aux attentions de mon guide, je me mis en route pour continuer mon voyage.

Le chemin, pendant environ trois lieues, passe dans un fond, enfermé à gauche par des montagnes, mais ouvert à droite vers la mer. Toute cette vallée était couverte de riches ré-

coltes de blé, et les montagnes voisines l'étaient de vignobles. En approchant de *Velez-Málaga*, le pays paraît plus inégal; il est rempli d'une quantité innombrable de collines pointues, toutes fertiles et garnies de vignes jusqu'à leur sommet. La roche est en général schisteuse, avec un peu de pierre calcaire; on voit aussi une colline de gypse. Il y a une telle variété dans les points de vue, qu'il serait difficile de trouver une route plus délicieuse que celle-ci. Après cinq lieues de marche, nous arrivâmes à Velez.

Cette ville, située sur le penchant d'un côteau, est exposée à l'influence du soleil du midi; elle est commandée par un château placé sur le sommet de la hauteur; et comme il ne lui est plus utile pour sa défense, on le laisse tomber en ruines. Il y a deux églises paroissiales, six couvens, et suivant le dénombrement fait par le gouvernement, huit mille cinq cent vingt-neuf âmes; mais on suppose qu'il y en a près de douze mille.

Le commerce de cette place est considérable; il consiste particulièrement en citrons, raisins, figes, amandes, huile, olives, et quelque peu de vin. La ville est gouvernée par un

corregidor et treize *regidores*, assistés de l'*alcalde*, de l'*alguazil* et de treize *escrivanos*.

Quant aux commodités que les voyageurs peuvent y trouver, je ne puis pas en dire grand chose, parce que j'eus le bonheur d'être reçu sous le toit hospitalier de madame Blake, sœur de mon banquier, M. Joyes; mais d'après ce que je vis de la *posada*, je me trouvai doublement heureux d'avoir été aussi bien logé, et d'avoir joui d'une société aussi agréable.

Le lundi 16 avril, à sept heures du matin, nous continuâmes notre voyage, en traversant l'*Alameda*, ainsi nommée d'*alamo* (un peuplier); cet arbre étant celui qui orne le plus ordinairement les promenades publiques. C'est sous cet ombrage frais où les rossignols chantent toute l'année, et où les citronniers en fleurs répandent leur parfum délicieux, que les habitans de Velez se rassemblent tous les soirs.

Ce fut avec regret que je quittai cet endroit cultivé, où toute la nature semble sourire. Là, les paysans vous souhaitent des bénédictions à mesure que vous passez devant eux; leurs manières sont douces, et leur salutation respire la

bienveillance ; mais elle a un caractère particulier, car ils ne disent pas au voyageur, comme dans d'autres parties de l'Espagne : *Vayausted con Dios*, c'est-à-dire, Dieu soit « avec vous » ; mais : *Vayausted con la Virgen*. « Puissiez-vous être sous la protection de la Vierge ».

Lorsque nous eûmes quitté cette agréable et fertile vallée, et que nous commençâmes à gravir les montagnes, la grande quantité de chèvres nous montra ce qu'était le pays, et nous fit juger qu'il devenait âpre, aride et inculte ; nous le trouvâmes tel en effet ; et si nos mules n'avaient pas été lestes et agiles, intrépides et persévérantes, si elles n'avaient pas rassemblé en quelque façon aux chèvres, en grim pant comme elles les rochers, nous n'aurions jamais pu avancer.

L'aspect du pays était déjà assez affreux, sans la vue fréquente des croix funèbres. La plus remarquable était celle qu'on a élevée sur le lieu même où le marquis D. Antonio et son domestique furent assassinés ; endroit très-convenable pour un pareil dessein ; un chemin rapide et presque impraticable devait attirer toute son attention, tandis que des

arbres épars servaient à cacher les scélérats, et leur laissaient la facilité de tirer, sans être vus, sur le maître et sur le domestique en même temps.

Nous avions cependant peu de raisons de concevoir des craintes, car nous nous étions insensiblement réunis dans la vallée à d'autres voyageurs, afin de former une nombreuse caravane en traversant ces montagnes, refuge ordinaire des contrebandiers et des voleurs. Nous avions une cinquantaine de chevaux, mules ou ânes, et nous pouvions compter une vingtaine d'hommes bien armés. Deux l'étaient plus complètement que le reste; ils avaient chacun deux fusils pendus à leur côté, l'un très-long, l'autre court; deux paires de pistolets d'arçon, et deux plus petits à la ceinture, outre un poignard pour se battre de plus près lorsqu'ils auraient épuisé leurs munitions; c'étaient deux officiers des revenus, employés pour surveiller les mouvemens des contrebandiers.

L'un d'eux, un jeune homme, me parut communicatif et instruit. Il me dit que depuis que le tabac avait été augmenté de trente réaux à quarante, c'est-à-dire, à huit schel-

lings la livre , le nombre des contrebandiers avait si fort augmenté, que l'on en voit maintenant vingt, là où auparavant il n'y en avait qu'un; cependant les employés occupés seulement à percevoir les droits sur le tabac, sont au nombre de dix-huit mille, outre les soldats qui sont souvent appelés à les soutenir. Il se plaignait avec énergie des fatigues qu'éprouvaient les officiers des revenus, et de l'impossibilité où ils étaient de vivre de leur paye. Cela me parut évident, lorsqu'il m'apprit que, pour son entretien et celui de son cheval, le gouvernement ne lui assignait pas plus de onze réaux, ou deux schellings et deux pences par jour (2 fr. 70 c.), avec l'obligation de se fournir son cheval, et de le remplacer à ses dépens, s'il lui arrivait quelque malheur. Ce qu'il m'apprit là, prouvait assez que le plus fidèle d'entr'eux devait avoir quelque autre revenu que celui de sa paye.

Après avoir fait environ quatre lieues en six heures, nous arrivâmes à la *Puerta*, ou au sommet de ces montagnes qui étaient alors couvertes de neige; et après avoir fait encore une lieue, nous commençâmes à descendre vers Alhama, où nous arrivâmes à quatre

heures du soir, affamés et harassés de fatigue. Nous n'avions vu sur les hauteurs que l'arbre du liége, et le chêne-vert; mais une fois dans la vallée, si on peut lui donner ce nom, puisqu'elle est remplie d'une multitude de collines, nous trouvâmes d'abondantes récoltes de blé.

Alhama est remarquable par sa situation, étant presque environné par un précipice, au fond duquel on aperçoit une rivière, au moins à deux cents pieds au-dessous de soi. Rien n'est plus beau à voir et à entendre que les nombreuses cascades que forme cette rivière, qui prend les formes les plus variées, bouillonne parmi les rochers; et après y avoir déployé sa furie, coule si paisiblement, que sa marche est à peu près imperceptible. La ville n'est accessible que du côté de l'est, où un château, jadis réputé très-fort, mais qui maintenant tombe en ruines, en commande l'entrée.

Ces rochers sont dignes d'être observés, le lit supérieur est de pouding; au-dessous on voit un grès siliceux qui renferme une grande abondance de coquilles brisées; et vers le bord de l'eau, à près de deux cents pieds de profondeur, on aperçoit un lit de gravier arrondi; et plus près de la rivière, sortent

des sources qui contiennent beaucoup de sel.

Tandis que je considérais cette singulière position, et que je contempiais quelques fragmens de ces rochers remplis de coquillages, je fus joint par un vieux moine qui, en voyant ma petite collection, m'assura, comme une découverte toute nouvelle, que ce que j'admirais n'était pas la production de la mer, mais un pur *lusus naturae*. Je le remerciai de sa politesse, et je lui fis des questions relatives à des objets sur lesquels il pouvait me donner des informations plus exactes. J'appris de lui que la ville contenait quinze cents familles et trois couvens; mais qu'on n'y trouvait aucune espèce de manufacture; que le mouton s'y vendait deux réaux, ou à peu près cinq pences (50 c.), la livre de seize onces; le pain cinq farthings (12 c.); et que quand au bœuf, ils n'en tâtaient que rarement, ou plutôt jamais; que la ville était gouvernée par vingt-quatre *regidores*, et que le nombre des *escrivanos* était heureusement borné à quatre, qui faisaient aussi le service de trois villages de la banlieue.

Je remarquai, en traversant des champs de blé, plusieurs paysans qui sarclaient leur fro-

ment ; ils faisaient cette opération au moyen de houes très-étroites qu'ils maniaient avec une promptitude remarquable. J'admira leur dextérité, et leur méthode me parut préférable à la nôtre, comme étant beaucoup plus expéditive que celle de nos fermiers anglais qui, après leur herse, font usage du ratissoir. Si, au lieu de cet outil, ils se servaient de la houe pour leur froment, ils apprendraient bientôt à la manier avec aisance et promptitude, et sans endommager leurs champs.

Lorsque je retournai à la *posada*, j'y fus très-bien accueilli, et j'y trouvai un bon souper et un lit passable, c'est-à-dire, par comparaison avec celui auquel je m'attendais ; le lendemain matin je fus également surpris en voyant combien le prix était modéré.

Tandis que notre caravane s'assemblait et se préparait au départ, un moine vénérable parut avec une petite figure de la Vierge, richement habillée, et vint nous demander nos dons charitables pour la *reine des cieux* ; au même instant, chacun s'empressa de lui montrer la chaleur de sa dévotion, en baisant les pieds de la Vierge, et en donnant quelque argent à son trésorier. Cette œuvre de piété

accomplie, nous montâmes sur nos mules ; mais nous fûmes encore forcés de retarder notre départ de quelques minutes , pour contempler un objet qui excita toute notre horreur ; c'était le corps d'un pauvre voyageur qui , la nuit précédente , avait été volé et assassiné dans les montagnes où nous allions passer. Nous vîmes , en les traversant , plusieurs de ces croix ou monumens funèbres , qui sont presque les seuls objets qu'offrent ces hauteurs stériles. Les vallées intermédiaires sont fertiles , et plusieurs d'entr'elles bien cultivées.

Les contrebandiers s'engagent dans ces *Sierras* ¹ pour traverser le pays , et voyagent bien armés , en bandes de deux ou trois cents hommes , traînant avec eux une petite pièce de campagne , chargée à balle et fixée à la selle du premier cheval. Au moyen de ces préparatifs , ils passent tranquillement en présence des militaires , lorsque ceux-ci ne sont pas en nombre suffisant pour leur disputer le passage.

Les loups abondent dans ces régions élevées , c'est pourquoi les bergers veillent la nuit autour de leurs brebis avec de grands chiens et se hasardent rarement à fixer leurs

¹ *Sierra* signifie une chaîne de montagnes.

tentes à une distance un peu considérable du parc. La roche est en général gypseuse et renferme des lits de sélénite cristallisée. Que le contraste est frappant, quand après avoir traversé ces montagnes presque stériles, on découvre tout à coup l'immense et fertile vallée de Grenade! La terre y est suffisamment arrosée sans le secours des *norias*, et couverte de riches récoltes de froment, de maïs, d'orge, de pois, de fèves, de chanvre et de lin, ainsi que d'une grande quantité de vignes, de mûriers et d'oliviers.

La construction des charrues de ce pays est remarquable par sa simplicité, ainsi qu'on peut le voir par les planches qui accompagnent cet ouvrage. En comparant ensemble toutes les charrues que l'on trouve dans les provinces de l'intérieur de l'Espagne, je suis tenté de croire que cet instrument, qui est maintenant assez compliqué, à tiré son origine d'un simple bâton recourbé, qu'un homme poussait en avant pour former un sillon dans un sol léger. Quand ensuite il se fit aider par des bœufs, il fut obligé d'inventer un timon, afin de fixer la ligne du trait, suivant la force ou la légèreté du sol, et la profondeur à la-

quelle il voulut remuer la terre. Il fallut pour cela que le timon fut assez long pour s'attacher au joug, et y avoir un point d'appui au moyen duquel on put l'élever ou l'abaisser selon les circonstances. Dans la suite on trouva convenable d'avoir deux oreilles, placées sur le soc, pour écarter la terre à droite et à gauche et former ainsi un sillon plus large que ne pouvait le tracer un soc seul; ce n'est ainsi que graduellement que la charrue s'est perfectionnée.

Les bœufs paraissent être l'objet le plus essentiel pour les fermiers des environs de Grenade, soit pour leur labour, soit pour leur charrois. Ils n'ont point de granges pour renfermer ou pour battre leurs grains; quand ils ont moissonné leurs récoltes, ils les foulent immédiatement aux pieds du bétail, sur des aires dans des champs découverts; et après avoir séparé le grain de la paille au moyen du vent, ils le transportent dans les greniers.

Je payai pour une excellente mule qui me conduisit de Malaga à Grenade, dont la distance est de dix-sept lieues, quatre-vingts réaux, ou seize schellings moins une petite fraction (20 livres tournois).

GRENADE.

GRENADE est située sur les bords de deux petites rivières, le Xenil et le Daro, à l'extrémité d'une vallée, dont la circonférence est d'environ vingt-cinq à trente milles. Cette vallée est bornée par de hautes montagnes, au delà desquelles on voit au midi la *Sierra Nevada*, chaîne de montagnes qui prend son nom des neiges éternelles dont sa cime est couverte. Cette circonstance fait que le vent du midi se refroidissant à son passage, vient rafraîchir Grenade.

Suivant les dénombremens du gouvernement, la ville contient cinquante-deux mille trois cent vingt-cinq habitans; mais d'après de bonnes autorités, je pense qu'on peut porter ce nombre à quatre-vingt mille. Elle est divisée en vingt-trois paroisses avec quarante couvens, trois *beaterios*, dix-sept *hermitas* ou chapelles, neuf hôpitaux et huit collèges.

Dès que je fus arrivé, je présentai mes lettres à l'archevêque qui me reçut très-poliment,

et fut assez obligeant pour me faire constamment dîner avec lui pendant tout le temps de mon séjour, excepté lorsque j'étais invité par D. Juan Marino de la Barrera , président de la cour de la chancellerie.

Ce prélat jouit d'un revenu de deux millions et demi de réaux, ou vingt-cinq mille livres sterling par année (600,000 fr.), ce qui lui donne les moyens de vivre avec assez de splendeur, d'exercer l'hospitalité, et d'être très-charitable pour les malheureux. Il est bien logé, il a de bons équipages, et il est comme ses pareils, servi principalement par des ecclésiastiques; il est toujours accompagné de son confesseur, de ses chapelains, de ses secrétaires et de ses pages. Ces derniers sont ordinairement des enfans nobles recommandés à sa protection, ou bien des jeunes gens qui fondent leurs prétentions à cette faveur, sur ce qu'ils sont proches parens des ministres d'état. C'est à ce titre qu'il a eu les neveux du comte Florida-Blanca, et du marquis de Sonora.

Lorsqu'il sort, ces pages le suivent à sa voiture; s'il est chez lui, ils attendent ordinairement dans l'antichambre pour recevoir et

communiquer ses ordres; et à table, ils se tiennent derrière sa chaise. Cependant ils ont des instans fixés pour étudier, afin que lorsque leur noviciat est terminé, ils puissent arriver à l'autel, et être en état de remplir les postes les plus élevés dans l'église. Le confesseur, les chapelains et les secrétaires dînent avec l'archevêque; il est servi en vaisselle plate, a adopté la cuisine française, et fait très-bien les honneurs de sa table.

Sa générosité envers les pauvres est telle, qu'on peut à peine comprendre comment son revenu peut suffire à sa dépense. Outre des pensions particulières à plusieurs familles, et des secours occasionnels dans des momens de détresse, il pourvoit de nourrices, à la campagne, 440 orphelins, ou enfans abandonnés. Il envoie des pauvres malades aux bains chauds à huit lieues de Grenade. Il en entretenait quatre-vingts quand j'étais dans cette ville, et il distribue journellement du pain à tous les pauvres qui s'assemblent à sa porte. Il eut une fois, comme il me l'a dit lui-même, la curiosité de compter le nombre de ces malheureux. Il trouva deux mille hommes, et trois mille vingt-quatre femmes; une autre fois il y avait

quatre mille femmes. Son exemple est suivi par quarante couvens, qui distribuent du pain et du bouillon indistinctement à tous ceux qui se présentent. Les chartreux seuls donnent annuellement soixante mille réaux (15,000 fr.)

Ces mendiens sont certainement des êtres très-infortunés; mais il s'agit de savoir s'ils sont de justes objets de compassion, et s'ils devraient être assurés de recevoir tous indistinctement des secours? Sans ces secours, dira-t-on, ils périraient de faim; mais grâce à eux, ils propagent le race des mendiens. Sans ces secours, ils n'auraient point d'existence; mais aussi ils augmentent et multiplient les objets de compassion. Certainement la charité cesse de mériter ce nom lorsqu'elle étend le domaine de la misère humaine. S'il était possible de bannir la pauvreté et la misère par quelque autre moyen que par l'industrie et une assiduité persévérante, la bienfaisance pourrait être permise dans toute son étendue; elle pourrait habiller ceux qui seraient nus, donner à manger à ceux qui auraient faim, à boire à ceux qui auraient soif, et procurer un logement à ceux qui n'en auraient point. Mais malheureusement, lorsque la bienfaisance agit

sans distinction, elle ne fait qu'offrir un prix à l'indolence, à la prodigalité et au vice. Ces principes ne peuvent jamais se graver trop fortement dans l'esprit; mais ils sont si peu connus, qu'ils sont constamment négligés ou violés non-seulement en Espagne, mais encore dans des pays plus éclairés, et nulle part plus que dans ma patrie.

Je fus frappé dans la conduite de l'archevêque de Grenade, homme distingué par la bonté de son cœur, et la justesse de son jugement, d'un trait de bienfaisance mal-entendue, mais qui n'est pas rare parmi les hommes, et provient de ce que nous sommes sujets à agir par l'influence des principes généraux, sans faire attention aux raisons sur lesquelles ces principes sont établis. Le prélat était extrêmement satisfait de son principal cuisinier, qui est en même temps son confiseur; cependant il était décidé à le renvoyer plutôt que de lui augmenter ses gages d'un peu plus de cinq réaux, ou un schel. par jour (1 fr. 25 c.), et cela par principe d'économie, afin d'avoir plus à donner aux pauvres. Cependant ce fidèle domestique avait une femme et cinq petits enfans.

Un des articles de la dépense du prélat qui

mérite les plus grands éloges, est la fondation d'écoles libres qu'il a établies dans toutes les parties de son diocèse, et auxquelles il donne une attention particulière dans ses visites diocésaines annuelles.

Un jour où j'allai chez lui, il était absent, mais il avait chargé quelqu'un de me dire de l'aller rejoindre, c'est ce que je fis, et je le trouvai dans une prison, où il servait lui-même les prisonniers, tandis qu'ils étaient assis devant une table abondamment fournie. Il donne tous les ans cet exemple de charité dans chacune des prisons.

J'ai déjà observé que pour me rendre à son invitation générale, j'usais ordinairement de son hospitalité à dîner. Outre cela il se passait peu de soirées où je n'assistasse à sa *tertulla*, lorsque ses amis se rassemblaient auprès de lui pour jouir de sa conversation. Quelques-uns des plus âgés s'amusaient à jouer aux cartes.

Je vis à une de ces assemblées du soir, un jeune officier qui, dans un voyage de six jours au milieu des montagnes, avait eu le bonheur d'être escorté par une compagnie de contrebandiers, et de trouver un protecteur dans

la même personne qui avait assassiné le marquis San Antonio. Cet homme, le capitaine de la bande, n'usait de violence que dans les cas de nécessité; il ne permettait pas à ses camarades de piller les voyageurs, à moins qu'après avoir été dépouillés eux-mêmes par quelque officier des revenus, ils n'eussent besoin d'armes, de chevaux, ou d'argent, et il ne souffrait pas non plus qu'ils tuassent personne, si ce n'est par vengeance ou pour leur propre défense.

Le jeune officier voulut, en le quittant, donner de l'argent à *Pedilla*, car tel était son nom; mais ce chef généreux le refuse et lui dit: « Lorsque nous eûmes le malheur de tuer
« le marquis San Antonio, ce fut l'effet d'une
« méprise; si vous pouvez nous procurer notre
« pardon, nous quitterons une profession dont
« nous sommes las depuis long-temps ».

Ce jeune homme m'assura que souvent les bandits volent sous le déguisement de contrebandiers, afin de détourner les recherches, et jettent par là une horreur non méritée sur ces commerçans illicites.

Peu après notre arrivée, j'allai visiter l'*Alhambra* ou l'ancien palais des souverains

maures, et durant mon séjour à Grenade, je passai rarement un jour sans aller contempler un édifice d'une architecture si complètement différente de tout ce que j'avais vu auparavant.

On entre d'abord dans une cour oblongue, de cent cinquante pieds sur quatre-vingt-dix, au milieu de laquelle est un bassin d'eau d'une centaine de pieds de longueur, et entouré d'une bordure de fleurs. A chaque bout est une colonnade. De là on passe dans la cour des Lions, ainsi nommée d'une fontaine qui est au milieu, et qui est supportée par treize lions. Elle est ornée d'une colonnade de cent quarante piliers de marbre. La chambre à coucher royale a deux alcoves, ornées de colonnes, et séparées par une fontaine qui coule au milieu de la chambre. A côté de cette chambre sont deux bains chauds. La grande salle a environ quarante pieds en carré, et soixante en hauteur, avec huit fenêtres et deux portes. Entre cette salle et la cour oblongue, il y a une galerie de quatre-vingt-dix pieds sur soixante. Tous ces appartemens du rez-de-chaussée sont ornés de fontaines, et pavés en carreaux de faïence ou de marbre disposés en échiquier. L'idée de la décoration

du plafond est prise évidemment des stalactites, que l'on trouve à la voute des grottes naturelles. Les ornemens des frises sont en arabesque, et parfaitement d'accord avec les inscriptions arabes de chaque appartement, ou elles sont analogues à l'usage auquel il était destiné. Ainsi, par exemple, on trouve sur l'entrée de la salle de justice, cette sentence : *Entre, ne crains pas, cherche la justice, et la justice tu trouveras.* Un bel escalier conduit à une suite d'appartemens d'hiver; ils occupent le haut de cet élégant édifice, qui fut achevé en 1336.

L'*Alhambra* a une juridiction particulière, et composée d'un *alcalde*, un *alguazil*, un *escrivano*, une prison, un gibet, et d'un *cuchillo* pour décapiter.

Cette résidence des souverains maures communique avec le palais de Charles V, bâti par Alonzo Berrugeta, dans un style magnifique. Ses deux faces principales, chacune desquelles est de deux cent vingt pieds de long sur environ soixante de haut, sont d'ordres dorique et ionique, avec une base rustique. L'entrée principale est à l'ouest, sous un portique qui a trois portes, une

grande, et deux plus petites de chaque côté; l'espace intermédiaire est orné par des colonnes et des pilastres; le mur est décoré de bas-reliefs, représentant des batailles. Après avoir traversé une salle spacieuse, on entre dans un cirque de cent vingt-six pieds de diamètre, et d'une construction singulière; c'est un dôme avec un pérystile de trente-deux colonnes d'ordre dorique qui paraissent le soutenir, mais qui, dans le fait, sont placées là pour ornement, puisqu'un dôme n'a pas besoin d'un pareil soutien. Au-dessus est une galerie d'environ vingt pieds de profondeur, et dont trente-deux colonnes ioniques soutiennent le plafond; elle forme la communication avec l'appartement principal.

Près de *l'Alhambra* est la maison du gouverneur; il y a quelques bons appartemens, mais le tout est peu digne d'attention. Non loin de là, on voit sur le penchant de la colline l'ancien château qui domine la ville, et est tourné à l'ouest, avec ses jardins comme suspendus dans les airs, et où des fontaines abondantes et des ombrages délicieux rendent la promenade extrêmement agréable.

A l'est de l'*Alhambra*, sur la pente opposée du coteau, est le vieux palais de Xénalarife, dont les jardins et les fontaines peuvent amuser pendant quelques heures, si on les voit avant que son rival, si supérieur, ait captivé l'attention. C'est maintenant la propriété du comte de Campotejar, un descendant des rois maures.

Le chemin qui monte à l'*Alhambra*, traverse un bosquet d'ormes, touffu, bien arrosé, et habité par une multitude de rossignols, dont le ramage mélodieux ne se fait pas seulement entendre pendant la nuit, mais charme aussi pendant le jour.

Lorsque la chaleur était trop violente pour me permettre la promenade dans la campagne, je saisisais cette occasion de visiter les églises et d'en examiner les tableaux.

La cathédrale, monument vénérable par sa grandeur et son antiquité, est partagée en cinq nefs, et ornée de colonnes ioniques. Elle a quatre cent vingt-cinq pieds de long sur deux cent quarante-neuf de large, et le grand dôme a cent soixante pieds de hauteur sur quatre-vingts de diamètre. On voit dans cette église quelques chapelles modernes,

dont la plus remarquable est celle de *Nuestra Senora del Pilar*, de Saragosse. Elle a été élevée aux frais de l'archevêque, qui est natif de cette ville, pour être en même temps un monument de sa libéralité et de son goût, et le dépositaire assuré de sa personne et de son image. Le marbre en est beau, et vient d'Italie; la sculpture est excellente, et a été faite dans le même pays. Les matériaux et l'ouvrage suffiraient seuls pour attirer l'attention des générations futures; mais le digne prélat, pour exciter davantage la dévotion, a obtenu de Rome des indulgences particulières pour tous ceux qui prieraient devant l'autel de cette chapelle.

On en construit une autre derrière le grand autel qui, sous le rapport d'une élégante simplicité, sera un modèle pour l'avenir.

On peut remarquer parmi les meilleurs tableaux, ceux de D. Pedro de Athanasia, natif de Grenade. On admirera son saint Bernard; un Crucifiement; la Flagellation; les portraits de Ferdinand et d'Isabelle; un saint Ramon; et la Vierge-Marie; mais par-dessus tout, le fameux tableau de *san Pedro* de Nolasque, dont l'histoire, si elle était authentique, mé-

riterait certainement d'être rappelée, Il arriva une fois que la cloche de minuit appelait les pères de son couvent pour aller réciter matines; ils dormaient tous si profondément, qu'il fut seul éveillé. Comme il se hâta de gagner la chapelle, il y entendit des sons mélodieux, et en entrant il vit tous les sièges vacans occupés par des anges, et trouva le sien rempli par la Vierge-Marie, qui chantait les matines avec une ferveur plus qu'humaine. Le peintre a exercé tout son talent et toute la puissance de son art dans la représentation de ce merveilleux événement.

Outre ces tableaux, il y en a quatre incomparables de l'Españoletto; deux bons de Risueño, et un excellent de Juan de Séville; on y voit aussi la fameuse statue de la Charité. C'est dans cette cathédrale que l'on a déposé l'image de la Vierge, que Ferdinand et Isabelle menaient avec eux dans toutes leurs guerres, comme un gage assuré de la victoire.

Tout ce que l'on voit dans le *Cartuxa*, ou couvent des chartreux, est précieux. Les tableaux y sont nombreux, et exécutés par les meilleurs maîtres, tels que Pietro Perugino,

Alonzo Cano, Palomino, Joseph Ribera, appelé Españoletto, Athanasia, qui se signe Athasi, Cottan, qui était un père de ce couvent, Titien, et le divin Morales. Les morceaux les plus frappans sont, pour la beauté, saint Paul, premier hermite, nourri par un corbeau; et pour le merveilleux, saint Hugues, tenant la coupe sacramentale dans laquelle le vin paraît changé en un petit enfant. Les marbres qui sont très-variés et très-bien travaillés, viennent des environs, et paraissent choisis avec goût. Le vin de ces bons pères est excellent.

L'église de *Nuestra Senora de las Augustias*, offre une profusion de beaux marbres, dont les montagnes des environs abondent; mais il n'y a pas d'église où l'on voie un défaut de goût plus complet. Les colonnes corinthiennes seraient admirables, si elles étaient simples et non défigurées par les ornemens les plus inutiles et les plus insignifiants.

Les autres couvens remarquables par leurs bons tableaux, sont *Los Angeles*, les Capucins, et *Santo-Domingo*. On a représenté en fresque, dans les cloîtres du dernier, tous les miracles de ce saint, et entr'autres celui

qu'il fit lorsque, par la vertu de son rosaire, il rendit à la vie un homme enterré depuis deux ans.

San Juan de Dios a une belle église, admirable par ses proportions, mais détestable par l'absurdité et le manque de goût de ses ornemens. Les trésors qu'elle renferme sont inestimables. L'urne dans laquelle sont déposées les cendres du saint, a cinq pieds de haut; elle est entourée par les images des treize apôtres, de quinze pouces chacune, et est couverte par un dôme soutenu par huit colonnes d'environ sept pieds de haut; le tout d'argent massif, et parfaitement bien travaillé.

Après avoir visité les couvens, je portai mon attention sur *l'hospicio*, ou hôpital général; suivant le rapport dont m'honora le président de la chancellerie, qui paraît avoir donné une attention particulière à cette institution, le nombre des hommes, femmes et enfans qu'il renfermait, était de six cent cinquante-cinq. La plus grande partie est composée d'individus au-dessous de quatorze ans, et presque tout le reste d'imbécilles, ou de gens accablés d'années et de décrépitude: ce-

pendant on a calculé qu'ils ont gagné, par leur travail, soixante-quinze mille réaux (18,750 fr.) ou une livre sterling, deux schellings et huit pences chacun (27 fr. 20 c.) l'un dans l'autre; tandis que leur nourriture seule coûte quatre-vingt-douze mille cinq cent vingt-deux réaux (23,130 fr. 25 c.), et leur habillement quarante-neuf mille cent quatre-vingt-cinq (12,296 fr. 25 c.); ce qui équivaut pour la nourriture à une livre huit schellings (33 fr. 60 c.) par individu; et pour l'habillement, à quinze schellings (18 fr.); ainsi ces deux objets réunis reviennent à deux livres trois schellings par tête (51 fr. 60 c.). S'il n'y a pas d'erreur dans ce rapport, on doit être également surpris du montant de leurs gains, et de la modicité de leur dépense. Cet état est daté du 21 avril 1787. Cet hospice est d'autant plus intéressant, qu'il a peut-être été la première institution de ce genre qui ait eu lieu en Europe. Il fut établi par un archevêque de Grenade, sous le règne de Philippe II, à peu près dans le même temps où Elizabeth d'Angleterre était occupée à former des fonds pour les pauvres.

Il y a à Grenade une académie connue dans

toutes les grandes villes d'Espagne, pour les trois beaux-arts de peinture, sculpture et architecture; elle est entretenue aux frais du roi, et ouverte à tout le monde; mais cette institution est encore dans son enfance.

Quand aux manufactures, elles sont en décadence, et se ressentent d'infirmités plus fortes que celles de la vieillesse; elles reçoivent peu d'encouragement par leur position locale, et sont opprimées et ruinées par suite du défaut d'une sage politique dans le gouvernement de cette ville, jadis si opulente. En 1552, environ soixante ans après la conquête de Grenade, on publia plusieurs réglemens qui furent confirmés en 1672, et qui gênaient les manufacturiers, en les soumettant à des formalités incommodes, et à des amendes vexatoires; elles fixaient exactement la largeur, le nombre de fil, et la hauteur de chaque pièce de soie travaillée en Espagne; tandis que les productions étrangères étaient exemptes de pareilles restrictions. Ces réglemens fixaient aussi le prix auquel ces marchandises devaient être vendues; et comme compensation, le prix du bétail, du blé, et de toute autre espèce de subsistances, était

aussi fixé ; mais de même que cette dernière mesure tend à détruire les marchés , et à opprimer les cultivateurs , de même aussi la première détériore la qualité des marchandises , et occasionne la ruine lente , mais certaine , des fabricans , et cela dans l'idée absurde de favoriser les acheteurs. Ce manque d'une sage politique a été également fatal à l'agriculture , aux manufactures et au commerce.

Au commencement du dix-septième siècle , l'université de Tolède représenta à Philippe III les différens abus auxquels on devait attribuer la diminution de la population et des richesses ; elle mit de ce nombre les taxes honorables que payait à Grenade la soie crue , et qui se montaient dans ce temps-là à seize réaux , ou trois schellings deux sous la livre (4 fr.). D. Bernardo de Ulloa , les fait monter , en 1740 , à près de dix-sept réaux et demi (4 fr. 37 c.) ; sous les différentes dénominations de *alcavala* , *cientos* , *diezmos* , *arbitrio* , *tartil* , *torres* et *xelix* , termes qui seront expliqués ci-après. La soie crue se vendait alors quarante-deux réaux (10 fr. 50 c.) , ainsi la taxe montait à plus de quarante-un pour cent de la valeur.

Quand le comte Campomanes écrivit son ouvrage incomparable, appelé *Educacion popular*, le prix, relativement à la livre, était beaucoup plus élevé; mais proportionnellement à sa valeur, il était diminué. Il calcule ainsi ces droits. La dîme royale qui se paye sous une valeur supposée, est de trois réaux (75 c.); la dîme ecclésiastique en espèces vaut actuellement six réaux (1 fr. 50 c.); le *tartil*, dix-sept maravedis, ou un demi-réal (50 c.), et *l'alcalala*, $\frac{32}{34}$ réaux (2 fr. 98 c.); ou en tout vingt-un réaux quinze maravedis (5 fr. 73 c.), ce qui équivaut à quatre schellings trois pences et un farthing par livre de seize onces; tandis qu'avant la conquête, les Maures ne payaient pas plus de trois réaux et demi (86 c.), ou à peu près huit pences trois farthings pour huit onces.

Ces quatre schellings et trois pences étaient mis sur la soie crue; mais *l'alcalala* et les *cientos* poursuivent les fabricans et les marchands dans toutes les ventes et reventes de la marchandise, jusqu'à ce qu'elle soit entre les mains du consommateur.

Nous avons déjà expliqué ce que c'était que *l'alcalala* et les *cientos*. Les *diezmos*

sont les dîmes; *arbitrio* est une taxe levée par la communauté et le gouvernement municipal pour les dépenses de la province; le *tartil* se paye aux magistrats qui sont chargés de peser et de sceller les soieries dans les magasins publics; le *xelix* est le droit des crieurs qui sont chargés de vendre les soies et qui tiennent les registres; et *le torrès de la costa*, est une espèce de taxe maritime pour garder les côtes contre les déprédations des Algériens.

On ne peut pas parler des manufactures à Grenade, sans se rappeler l'expulsion des Maures et sans examiner qu'elle a été la politique qui a dicté cette mesure rigoureuse ou étrange. Il est vrai que les Maures étaient fort nombreux, et qu'ils avaient acquis beaucoup de pouvoir et de richesses par leur industrie et leur frugalité. Quant à leur nombre, on nous apprend que de cent mille condamnés par l'inquisition pour avoir apostasié la foi chrétienne, quatre mille avaient été brûlés sans produire aucun bon effet. En 1609, Philippe III en bannit en Afrique cent quarante mille, du seul royaume de Valence; et dans les trois années suivantes, il en bannit six cent

mille des royaumes de Séville, Murcie et Grenade. Si nous ajoutons à ce nombre tous ceux qui périrent par la famine et par le fer, nous serons portés à fixer la perte de l'Espagne, sinon comme le comte Campomanes à quatre cent mille familles, au moins à un million de ses sujets les plus actifs.

Cette perte, jointe à celle que le pays avait déjà éprouvée par l'expulsion de huit cent mille juifs avec tous leurs biens, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, est irréparable sous un gouvernement comme celui d'Espagne.

Les Maures étaient reconnus, par les meilleurs auteurs Espagnols, pour exceller en agriculture, particulièrement dans l'arrosement de leurs terres, la culture des mûriers, des cannes à sucre, du riz et du coton, de même que dans leur manière particulière d'élever des chevaux; ils se distinguaient aussi dans les manufactures de soieries, de papier et de poudre à tirer, qu'ils ont les premiers apportées en Europe. Combien donc n'était-il pas impolitique de faire éprouver une perte pareille à un pays? et d'après quel principe le gouvernement pouvait-il justifier sa conduite?

Le nombre des Maures, leur industrie, leur frugalité, et conséquemment leur opulence et leur puissance, furent les principales circonstances qui, jointes à quelques autres, amenèrent leur ruine et leur destruction, parce que le gouvernement ayant considéré l'attachement obstiné des Maures à leur religion, leur haine invincible pour le christianisme, leur union entr'eux à l'égard de leurs coutumes, de leur langage et de leur croyance, ainsi que leur constante correspondance avec les ennemis des Espagnols en Afrique; le gouvernement, dis-je, qui les regardait comme des ennemis irréconciliables, ayant réfléchi qu'ils vivaient dans une partie du royaume qui, non-seulement n'était pas forte, mais qui était accessible aux attaques d'une puissance étrangère, leur nombre et leurs richesses devinrent les motifs mêmes qui les rendirent redoutables, et qui firent naître la crainte et la défiance.

On avait essayé des voies de douceur; on en avait ensuite adopté de plus rigoureuses; et dans le temps où le cardinal Ximenès brûlait leurs alcorans et baptisait leurs enfans, ils avaient été soumis à toutes les horreurs du

pouvoir de l'inquisition, mais tout cela sans succès; car leur constance fut inébranlable, et leur attachement aux principes de l'imposteur Mahomet ne put être, en aucune manière, affaibli, et encore moins détruit. Il ne restait donc rien à faire qu'à chercher à se débarrasser de ces hôtes dangereux, en leur faisant le moins de tort possible, soit dans leurs personnes, soit dans leurs propriétés.

Plusieurs champions se sont présentés pour soutenir cette opération, aucun ne paraît y avoir donné plus d'attention à cet objet que D. Fonseca, dans son ouvrage appelé *Justa expulsion de los Moriscos*. Quelques-unes de ses accusations contre les Maures sont cependant indignes de son bon sens, et ne servent qu'à prouver le souverain mépris que les mahométans avaient pour la religion catholique. Je les rapportai dans l'ordre où elles sont développées dans cet ouvrage, afin de montrer sur-tout les moyens dont on se servait pour la conversion de ces infidèles. Notre auteur dit en parlant des Maures :

« Lorsque conduits à l'église par des alguazils, ils étaient obligés de prendre de l'eau bénite, ils le faisaient avec l'expression du

« plus grand mépris, et lorsque l'hostie était
« élevée, *le daban higas por debajo de la*
« *capa*¹, c'est-à-dire, *ils faisaient sortir leur*
« *pouce entre les deux doigts du milieu*, ce
« qui en Espagne est la plus grande marque
« de dérision et un espèce de défi. Cependant
« ils faisaient ce geste *sous leur manteau*.

« Ils ne laissaient point de legs par testa-
« ment, et ne donnaient jamais d'argent pour
« faire dire des messes pour leurs amis dé-
« funts ; ou s'ils étaient obligés de le faire, ils
« venaient au prêtre avec un demi-réal, afin
« d'acheter la moitié d'une messe².

« Lorsqu'ils étaient entraînés au confes-
« sionnal, ils ne voulaient se reconnaître cou-
« pables d'aucun péché, ni mortel, ni véniel³.

« De vingt enfans qui leur naissaient, ils
« n'en présentaient qu'un aux fonts de bap-
« tême, et le baptisaient vingt fois en lui don-
« nant vingt noms différens, et même ils se
« prêtaient cet enfant d'un village à l'autre⁴.

« Ils *maltraitaient* les images des saints,

¹ Page 90.

² Page 92.

³ Page 100.

⁴ Page 106.

« qu'ils étaient obligés de recevoir dans leurs
 « maisons ¹; c'est-à-dire, qu'ils avaient une
 « si grande horreur pour tout ce qui avait la
 « plus légère apparence d'idolâtrie que, pour
 « montrer leur indignation, ils oublièrent toute
 « espèce de bonne manière; et on trouvait
 « ces images dans les endroits les plus indé-
 « cens, avec la tête en bas et d'autres mar-
 « ques pareilles de mépris ² ».

En supposant qu'on voulut alléguer la nécessité pour excuser cette mesure, on ne pourrait jamais faire approuver la manière dont cette expulsion fut exécutée. Les Maures n'eurent que soixante jours pour disposer de leurs effets, et ils ne purent emporter ni or, ni argent, ni pierres précieuses, ni même des lettres de change, sans en payer cinquante pour cent; ils ne purent emporter que des marchandises fabriquées en Espagne. Après leur expulsion, les maisons tombèrent en ruine, les terres restèrent incultes, le commerce fut négligé, et les manufactures en éprouvèrent un choc si terrible, que quelques-unes y survécurent à peine, tandis que d'autres

¹ Page 128.

² Voyez Geddes. *Exp. des Maures.*